

L'Albanie d'Ismail Kadaré

Bonjour Virginia

Bonjour Danielle

Dans le cadre des émissions *en écoute facile* de Canal Académie, nous proposons aujourd'hui à nos auditeurs une série intitulée « les lieux et les académiciens ».

Dans cette émission nous évoquerons l'Albanie, le pays des Aigles comme le disent les albanais.

Virginia : L'Albanie, c'est un petit pays situé dans l'Europe du Sud à l'ouest de la péninsule des Balkans. Il est bordé par la mer Adriatique à l'ouest ; il est entouré par la Grèce au Sud, par la Macédoine à l'est, au Nord-Ouest par le Kosovo et au Nord par le Monténégro.

Danielle : C'est exact, Virginia. Mais nous n'allons pas ici nous substituer à un guide touristique. Nous allons évoquer ce pays au travers des descriptions qu'en donne dans ses romans un écrivain albanais contemporain célèbre: Ismaïl Kadaré. Savez-vous que son œuvre a été traduite en plus de trente langues ?

Virginia : Je sais Danielle, qu'Ismaïl Kadaré est né en 1936 à Gjirokastra, la ville de pierre, dans le sud de l'Albanie. Il parachève à l'Institut Gorki de Moscou ses études de lettres commencées à Tirana. De retour en Albanie en 1960, il se lance dans le journalisme puis devient écrivain à plein temps. Il a obtenu l'asile politique en France en 1990 et partage actuellement sa vie entre Paris et Tirana, la capitale de la république d'Albanie. Depuis 1996, Ismaïl Kadaré est membre associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques à Paris.

Danielle : Dans ses livres Ismaïl Kadaré évoque l'histoire mouvementée de son pays : l'occupation ottomane de la fin du XV^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, la création d'un état albanais indépendant (1913 à 1920), l'invasion en 1939 par l'Italie mussolinienne, puis en 1943 l'occupation par l'armée allemande, enfin les quarante années de la dictature oppressante et tragique d'Enver Hoxha. Mais l'écrivain ne cherche pas à reconstituer dans son œuvre le strict reflet de la réalité historique.

Les différentes civilisations et cultures qui se sont succédées et mêlées dans ce pays imprègnent les romans d'Ismaïl Kadaré. Les histoires qu'il raconte ont souvent une dimension épique ou tragique et un caractère folklorique.

Virginia : Voici par exemple la description d'une noce. Elle se trouve dans son premier roman, *Le général de l'armée morte* publié en 1963. Ce livre lui a apporté la renommée, d'abord en Albanie, puis à l'étranger, grâce à la traduction en français de Jusuf Vrioni. Ce roman a été adapté au cinéma en 1983, avec comme réalisateur Luciano Tavoli et comme acteurs Marcello Mastroianni, Michel Piccoli, Anouk Aimé.... Il relate le périple d'un général italien venu chercher les corps des soldats italiens morts en Albanie pendant la deuxième guerre mondiale, pour les ramener dans leur patrie.

Danielle : Mais d'abord je voudrais donner pour nos auditeurs la définition de quelques mots :

Les Minders sont des coussins

Chibouks : pipes turques à long tuyau

Fustanelles : jupes plissées traditionnelles portées par les hommes dans les Balkans

Danielle lit l'Extrait 1 « Le Général de la Mer Morte » d'Ismail Kadaré : La noce CHAPITRE XX

« La noce avait lieu dans une maison située au cœur du village. De loin déjà, le général et le prêtre apercevaient les fortes lumières sous lesquelles la pluie paraissait tomber encore plus dru. Malgré le mauvais temps, la porte de la maison était grande ouverte et il y avait du monde debout sous le large porche. Des gens allaient et venaient, et la petite rue qui conduisait à la maison était très animée, pleine de chuchotements et de mille sons divers...../

Les deux hommes s'arrêtèrent un instant devant la porte, ouverte des deux battants, sous le porche, où quelques jeunes gens, en habits de fête, fumaient et causaient à voix basse; puis ils pénétrèrent dans le vestibule.../ Le couloir était bondé de femmes et d'enfants qui faisaient un grand tapage. Le tambour s'était tu et l'on entendait des voix d'hommes venant de la pièce principale. Un petit rassemblement se forma dans le couloir, un messenger fut envoyé dans la pièce, un vieillard l'air surpris en ressortit et vint au-devant d'eux. Il les salua en portant la main sur son cœur, et les aida à se débarrasser de leurs imperméables qu'il accrocha à côté des grosses houppelandes des villageois. C'était le maître du logis. Il les conduisit dans la grande pièce et à leur entrée toutes les personnes présentes, se mirent à s'agiter à leur place, à échanger des chuchotements, à allonger la tête, comme un bosquet aux mille teintes, qui s'anime subitement sous une forte brise.../

Ce ne fut que lorsque le tambour reprit son grondement, que le violon laissa échapper ses premières notes aiguës et que les invités se levèrent pour danser, ce fut alors seulement que le Général se reprit un peu. .../

La fête, à présent, lui faisait l'effet d'un grand organisme, puissant et amorphe, qui respirait, remuait, murmurait, dansait et remplissait toute l'ambiance de son haleine chaude, grisante et trouble.../

.../ La première personne dont le général, peut-être par inclination professionnelle, remarqua la présence, fut un soldat, nu-tête, qui s'empressait auprès des invités. On lui dit que c'était le frère de la mariée et que les noces avaient été justement renvoyées dans l'attente qu'il eût obtenu une permission. Le jeune homme, après avoir mené plusieurs fois la danse, causait et riait maintenant avec les jeunes filles. Il était très jeune, avec des cheveux blonds et de petits yeux gais qu'il roulait en tous sens.

Puis, peu à peu, le général remarqua tout ce qui l'entourait. Il regarda tour à tour les vieillards aux grosses moustaches, assis à la turque sur les minders, deviser gravement tout en fumant leurs longs chibouks, la mariée en robe blanche, si gracieuse dans son émoi, le marié, en nage, qui se portait un peu partout pour faire les honneurs de la maison, les grappes de jeunes filles, tout à rire et à chuchoter dans les coins, comme si elles n'avaient su faire que cela, et dont l'attitude même était une promesse de joies secrètes, qui ne devait jamais être pleinement tenue; la mine désabusée des jeunes gens fumant leurs cigarettes, les musiciens noirs trempés de sueur, toutes ces femmes qui allaient et venaient d'une pièce à l'autre, l'air fort affairé, et enfin les plus âgées, vêtues de noir, avec leurs visages marqués de l'expérience des ans et leur regard lourd d'émotion et de tendresse, alignées comme une rangée de pâles icônes.

Il suivait maintenant les mouvements agiles des jambes et le claquement rythmé des talons sur le plancher, obéissant au vibrant commandement du tambour, le bruissement des fustanelles blanches, des ces fustanelles aux mille plis, blanches comme la neige des Alpes qu'ils venaient de parcourir, les toasts aux longues phrases confuses, qui, traduites, se dépouillaient presque de tout leur sens, les chants rudes des hommes, qui rappelaient les brefs crépuscules des montagnes et les chants traînants, pathétiques, des femmes, ces chants qui paraissaient s'appuyer aux robustes épaules de ceux des hommes, pour cheminer, soumis, éternellement, à leurs côtés. /.../

Le tambour reprit son roulement. La clarinette attaqua sa complainte, les violons la suivirent. De nouveaux convives attardés, arrivèrent, leurs grosses houppelandes trempées. La rivière en crue les avait arrêtés en chemin et ils avaient dû attendre de longues heures avant de pouvoir la franchir. Ils donnèrent tour à tour l'accolade à toutes les personnes présentes et prirent place autour de la grande table.

« On dirait que pour ces gens-là une noce représente quelque chose de sacré, pensa le général, sans quoi ils ne prendraient pas la peine de voyager de nuit par un temps pareil pour participer à la joie d'autrui. Il doit pleuvoir à verse. Par une telle nuit on ne pourrait pas même creuser une tranchée, elle se remplirait à moitié d'eau. »

Virginia : Dans son roman intitulé *Avril brisé* publié en 1978, Kadaré choisit comme cadre la région des Mirdites, haut plateau isolé du reste du pays, dépourvu de vraies routes, bastion catholique et traditionaliste où règne la loi du Kanun, qui est un recueil de règles du droit coutumier qui condamne à perpétuité des familles à la vengeance et au meurtre et cela de génération en génération.

Danielle lit l'extrait 2 : Extrait 2 - Avril brisé - Œuvres tome quatrième – Fayard 199 : « Il avait froid aux pieds et, chaque fois qu'il remuait un peu ses jambes engourdis, il entendait les cailloux crisser

plaintivement sous ses semelles. A la vérité, la plainte était en lui. Il ne lui était jamais arrivé de rester aussi longtemps immobile à l'affût derrière un talus, au bord de la grand-route.

Le jour déclinait. Avec un sentiment de crainte, ou plutôt d'alarme, il coucha son fusil en joue. Bientôt le soir commencerait à tomber et il ne pourrait plus distinguer le guidon de son arme dans la pénombre. « Il passera sûrement avant que la nuit ne vienne t'empêcher de le prendre en ligne de mire, lui avait dit son père. Garde patience et sache attendre.» Lentement, le canon du fusil passa des lambeaux de neige encore mal fondue aux grenadiers sauvages qui parsemaient le terrain broussailleux de chaque côté de la route. Pour la centième fois peut-être, il pensa que c'était un jour unique dans sa vie. Avant peu, le soir sera tombé, songea-t-il, et je ne pourrai plus prendre ma mire. Il souhaitait que le crépuscule vint au plus vite, que la nuit le suivit aussitôt et qu'il put fuir en courant cette maudite embuscade. Mais le jour se trainait, comme satisfait de le retenir en otage, et il lui faudrait encore attendre. C'était la seconde fois de sa vie qu'il se mettait à l'affût pour tirer vengeance, mais l'homme qu'il devait abattre était le même, si bien qu'au fond cette embuscade n'était qu'un prolongement de la première./

Dans le tournant de la route, pour la vingtième fois peut-être depuis qu'il était à l'affût, il crut voir déboucher l'homme qui devait être sa victime. Il avançait d'un pas court, le canon noir de son fusil dépassant de son épaule droite. Le guetteur tressaillit. Non, cette fois, ce n'était plus une hallucination. C'était bien l'homme qu'il attendait.

Tout comme l'autre fois, Gjorg mit l'homme en joue et visa la tête. L'espace d'un instant, il eut l'impression que cette tête regimbait, qu'elle cherchait à s'écarter de sa ligne de mire, et, au tout dernier moment, il put même distinguer un sourire sardonique sur le visage de l'homme. Six mois auparavant, il lui était arrivé la même chose et, pour ne pas mutiler ce visage (qui sait d'où lui était venue à la dernière extrémité ce sentiment de compassion ?), il avait abaissé le guidon de son arme et blessé son ennemi au cou.

L'homme s'approchait. Pourvu que, cette fois, je ne fasse pas que le blesser, se dit Gjorg d'un ton presque suppliant. Les siens avaient eu bien du mal à acquitter l'amende pour la première blessure ; une seconde les ruinerait. Si, en revanche, le coup était mortel, ils n'auraient rien à payer.

L'homme était maintenant plus près. .../

Inutile d'atermoyer, se dit-il. Fais ce que tu as à faire. Comme il l'avait fait chaque fois qu'il s'était imaginé l'apercevoir, selon la coutume, il avertit sa victime avant de tirer. Ni à ce moment-là ni par la suite, il ne sut vraiment s'il lui avait parlé à haute voix ou si ses mots s'étaient étranglés dans sa gorge. Toujours est-il que l'autre tourna brusquement la tête. Gjorg le vit ébaucher un bref geste du bras, apparemment pour faire glisser le fusil de son épaule, - et il tira. Puis il releva la tête

et, quelque peu abasourdi, vit le mort (l'homme était encore debout, mais Gjorg était certain de l'avoir tué) faire un pas en avant, laisser tomber son fusil d'un côté et, aussitôt après, s'écrouler lui-même de l'autre.

Gjorg sortit de son affût et se dirigea vers sa victime. La route était déserte. Le seul bruit perceptible était celui de ses pas. Le mort était tombé à la renverse. Gjorg se pencha et posa une main sur son épaule comme pour le réveiller. Qu'est-ce que je fais? se dit-il. Il empoigna à nouveau l'épaule du mort, comme s'il avait voulu le ramener à la vie. Pourquoi fais-je cela? se demanda-t-il encore. Et, à l'instant, il se rendit compte que s'il s'était penché sur l'autre, ce n'était pas pour le tirer du sommeil éternel, mais pour le retourner sur le dos. Il ne voulait qu'obéir à la coutume. Autour, les grenadiers sauvages et les lambeaux de neige étaient toujours là, épars, témoins de tout.

Il se redressa et allait s'éloigner, mais il se souvint qu'il lui fallait encore appuyer le fusil du mort contre sa tête.../ Laisser le mort couché à plat ventre avec son fusil loin de lui était une honte impardonnable.../

Il accomplit ces gestes comme en rêve. Il avait envie de vomir et se répéta que ce devait être l'effet du sang. Quelques instants plus tard, il fuyait sur la route déserte, presque au pas de course. »

Danielle : Voici encore sous la plume d'Ismaïl Kadaré la description d'une étrange coutume liée à ce droit coutumier : le Kanun, c'est la chemise ensanglantée qui se trouve dans le roman « Avril brisé »

Virginia lit cet extrait 3 : « Dehors, dans la cour, au fil de fer où l'on étendait le linge, était suspendue une chemise. « La chemise de ton frère », dit son père presque dans un souffle. « La chemise de Mehill. »

Gjorg ne pouvait en détacher les yeux. Blanche, elle flottait au vent, ondoyait, se gonflait joyeusement comme si elle avait eu une âme.

Un an et demi après le jour du meurtre de son frère, sa mère venait finalement de laver la chemise que le malheureux avait portée ce jour-là. Pendant un an et demi, ensanglantée, elle était restée accrochée, comme l'exigeait le Kanun, à l'étage supérieur de la tour, attendant la reprise du sang. Quand les taches de sang commençaient à jaunir, disait-on, c'était le signe certain que le mort se tourmentait de ne pas être encore vengé.

Que de fois, en ses heures de solitude, Gjorg était monté à ce sinistre étage pour contempler la chemise! Le sang jaunissait de plus en plus. Cela signifiait que le mort ne trouvait pas de repos. Que de fois il avait vu en rêve cette chemise lavée dans une eau savonneuse, sa blancheur miroitant

comme le ciel printanier! Mais, le matin, à son réveil, il la retrouvait toujours là, éclaboussée de taches brunes de sang coagulé, et il gardait les yeux rivés sur elle jusqu'à n'en plus pouvoir. Ainsi, semaine après semaine, essayait-il de capter les signaux que le défunt, depuis les profondeurs où il gisait, expédiait vers la surface.../

Les saisons, froides ou chaudes, influeraient sur la couleur du sang séché, tout comme la qualité de la toile de la chemise, mais personne n'en voudrait rien savoir; tous ces changements seraient interprétés comme autant de messages mystérieux que nul n'oserait mettre en doute.

Danielle : Nous espérons Virginia et moi, que ces fragments de romans que vous venez d'entendre vous donneront envie de découvrir d'une manière plus complète l'œuvre d'Ismaïl Kadaré où se dessinent les visages de l'Albanie. Nous espérons vous retrouver prochainement à l'écoute de Canal Académie. Au revoir.

Virginia : Aurevoir Danielle